

La Madone

À travers les brumes de son cerveau, Juliette entend des mots, des paroles. Elle commence à émerger d'une sorte de brouillard. Un homme, genou à terre, se penche au-dessus d'elle. Juliette comprend que c'est un médecin. Se souvient vaguement qu'elle s'est traînée jusque chez elle, depuis la station de tram, dans la rue déserte. Elle tente de se repérer, de se soulever, d'agiter les bras, de se dégager.

Le secouriste relève avec précaution le rideau de ses cheveux raides, coupés au carré. Apparaît alors un visage de Madone, non pas de celles qu'on admire dans les chapelles, mais d'une beauté saisissante malgré la peau usée. Les tissus sont fins comme des parchemins, creusés par des rides profondes. Il l'inspecte puis passe le corps en revue, de haut en bas.

Quelques hématomes, rien de cassé. Vous avez eu de la chance, Madame ! On peut bavarder un peu tous les deux ? Elle lève vers lui son regard délavé : deux miroirs gris argile dans lesquels stagnent des larmes. Fichez moi la paix, de toute façon, je ne parlerai pas ! Un éclair de colère traverse son regard. Je veux rentrer chez moi ! Un visage saisissant mais un caractère de cochon, pense le secouriste. Début de démence ? Juliette aperçoit tout à coup sa voisine Alice, toujours aux premières loges, celle-là. Je veux rentrer chez moi ! C'est juste à côté. La grande maison blanche, là, à l'angle de la rue. Puis elle baisse lentement ses paupières froissées aux nervures violettes. Guichet fermé.

Le médecin s'entretient avec la voisine, Juliette retient son souffle. Il décide finalement de la raccompagner chez elle. Un regard circulaire sur cet intérieur étrange, des tas de papiers partout. À côté du lit, un petit panier en osier contenant des jouets pour animaux. Un chat tricolore, au poil hérissé, vient se glisser dans la pièce. Pas de première jeunesse non plus... Juliette esquisse un faible sourire. Le médecin note quelques lignes sur son calepin. À bientôt, quelqu'un viendra faire le point avec vous. Elle entend la porte se fermer comme une sentence.

Enfin seuls, il est parti ! J'ai eu du bol ! Elle se redresse péniblement et prend appui sur son oreiller. Viens là, Caton, que je te raconte. Le chat, pas vraiment disposé à l'écouter, fait consciencieusement sa toilette d'un air absorbé. Ce soir, j'ai vraiment eu très peur. À la station de tram, un groupe de jeunes m'a repérée. Je me suis hâtée mais le plus grand m'a rattrapée en deux foulées, il m'a arraché mon sac. Tu m'entends, Caton ? Elle lui lance une petite balle, il sursaute et ses pupilles jaunes la fixent intensément à présent. En fait, ce type voulait de l'argent, du liquide, je n'avais que cinq euros sur moi. Dans sa rage, il m'a secouée et a promené son briquet sous mon nez. Allumé, éteint, allumé. Tu te rends compte, Caton ? Il est reparti en sifflotant. On en a vu d'autres, pas vrai, tu m'écoutes, bon sang ?

Sourd comme un pot, ce chat ! Tu entends seulement quand ça t'arrange... Je me souviens très bien quand Pierrot t'a apporté dans un carton. Voilà, Maman, un petit cadeau pour toi. Ce fut bien le seul. Pour mes soixante-quinze ans. Tu étais maigrichon, mais très mignon, tu venais de la SPA. Tu me regardais de tes billes étonnées, toutes écarquillées. Ton museau était grave. T'ai appelé Caton sans hésiter, même nez que le Censeur.

Juliette laisse glisser ses deux pieds hors du lit, enfile ses babouches et s'approche du matou, elle veut le serrer contre elle, sentir sa douceur et sa chaleur. D'habitude, il saute volontiers sur ses genoux, il lui lèche les mains quand elle les a massées avec de la crème Nivea. Mais ce soir, il se recule en arquant le dos. Ah, tu boudes encore ? Tu devrais être heureux qu'on ne m'ait pas hospitalisée... J'ai tenu bon, tu pourrais me féliciter. Mais j'y pense, tu n'as pas mangé, ventre creux n'a pas d'oreilles. Allez, viens dans mes bras, un petit câlin et je descends te préparer ton frichti. On va y aller lentement, tu seras patient, suis pas en grande forme. Elle réussit, non sans mal, à le soulever mais d'un coup, ses bras lâchent sans prévenir, retombent le long de son corps, sans forces. La tête lui tourne. L'impression d'être une poupée de chiffons. Le chat dégringole, se réceptionne de justesse et s'enfuit en poussant des miaulements irrités.

Demain, ce docteur m'enverra quelqu'un, demain ils reviendront...

Elle finit par se rallonger, en oublie complètement le repas du chat. Des pensées contradictoires valsent dans sa tête. C'est comme une vague qui la remplit. Assommée de peur, de chagrin. Machinalement, elle prend son briquet sur sa tablette, allumé, éteint, allumé... et embrase la mèche de sa grosse bougie blanche.

Juliette tombe dans un sommeil profond comme un caveau. Elle rêve de sa mère qui lui apparaît dans un brasier comme Jeanne d'Arc et qui l'appelle Juju, ma Juju, tu viens, mon cœur ? Elle se réveille en sursaut, la bouche pâteuse, elle est trempée d'une mauvaise sueur froide. Ne sait plus très bien où elle est. Maman, Maman... Une heure trente ! Se souvient tout d'un coup que le matou n'a pas été nourri. Elle l'aperçoit, aux aguets, les oreilles rabattues, assis en sphinx, sur la descente de lit. Elle sent qu'il n'est pas content, ses yeux la fixent d'un air menaçant. Caton, vraiment, je ne peux pas ! Plus de forces, tu m'entends, murmure-t-elle.

Ses pensées récurrentes reviennent à l'assaut. De quoi sera fait notre avenir à tous deux ? Un studio pour personnes âgées, ma vieille, tu n'y couperas pas, à moins d'avoir la chance d'être fauchée comme un épi, crise cardiaque. Mais ça, c'est le destin... Une maison de retraite, même pas la peine d'y penser, Caton, tu fugueras en premier, et moi je te suivrai. Que deviendrais-tu sans moi, et moi sans toi ?

Elle revoit le visage ingrat de ce gamin agresseur, elle sent son bras musclé qui l'a mise à terre ce soir, elle entend ses paroles, eh la vioque, c'est l'argent que je veux et puis cette flamme si proche de ses yeux.

Des larmes coulent dans les gouttières de ses rides, elle ne fait rien pour les arrêter.

Cette nuit, elle se prend en flagrant délit de découragement. *La femme sauvage*, eh bien, elle est foutue, vraiment foutue. Juliette finit par sombrer à nouveau dans un sommeil agité.

Une douleur vive, une brûlure à l'oreille, la réveille brutalement. À la lueur de la bougie, elle voit du sang sur l'oreiller ! Bon Dieu, que ça fait mal. Aïe ! Elle touche avec ses doigts, elle sent les contours d'une plaie sur son lobe droit. C'est poisseux. Ses neurones se reconnectent et elle aperçoit son chat, en position d'attaque, qui lui fait face au milieu du lit, prêt à lui sauter au visage !

Vite, elle se réfugie sous la couette et s'en recouvre complètement. Les griffes du matou s'attaquent violemment au tissu. Elle reste sur son matelas, immobile, en position fœtale. Son cœur, son souffle, ses membres, son corps tout entier se sont figés. Une chute dans un gouffre, sidération.

Elle se met à trembler. Envie d'appeler à l'aide, sa voisine sur-le-champ, l'assistante sociale ou le médecin demain. N'importe qui... Mais elle tient bon, elle résiste ! Elle finira la nuit, transie et moite, protégée par la couette épaisse. De peur, elle a uriné dans ses draps.

Quand le jour pointe, elle constate avec soulagement que Caton a levé le camp. Elle se redresse avec précaution, prend le chausse-pied comme arme. Elle peine pour descendre. Sur le qui-vive, elle verse les croquettes dans la gamelle et pose le tout sur le bord de l'évier. Ses mains tremblent. Comme si de rien n'était, le matou s'avance, renifle sa nourriture avant de l'avalier. Espèce de faux-jeton, tu es un traître ! Fouëc ! Je te revaudrai cela !

Elle s'installe devant la lourde commode en bois de rose. Le chat la suit à distance. Le garde à l'œil, un balai à long manche à portée de main. Ouvre en grand les tiroirs. Exit les lettres de Pierre-Louis, de Raoul, de Javier. Elle les déchire lentement et place les morceaux dans un pot en terre.

Mon chat Mao, lui, ne tolérait pas mes amants. Quand j'ai épousé Gérald, il se glissait dans le lit, entre nous. Ce sera lui ou moi et j'ai choisi ce mythomane, cet incapable, beau comme un dieu. Deux enfants quand même... J'aimais les hommes, je les collectionnais, Juliette la panthère, féline jusqu'à bout des ongles.

Lorsqu'elle en a fini de déchiqueter le tout, elle saisit le briquet dans sa poche et embrase les papiers. De petites flammèches bleutées lèchent les bords, les ourlant d'un feston marron. Ses yeux brillent étrangement. Allumé, éteint, allumé. Le matou grogne, les oreilles rabattues, la fumée le fait éternuer. Détachée, elle attend la combustion totale.

Cette flamme, haute et étroite, elle la balance devant ses yeux et l'approche du pelage de Caton installé sur le pouf miteux. Une tentation s'empare d'elle. Brusquement, elle décide d'y mettre le feu, comme aux lettres. Le chat hurle, son cri déchire la nuit. Il lui échappe avec fracas et se terre sous le rideau. Espèce d'idiot !

Elle part d'un grand éclat de rire, s'installe devant sa coiffeuse, ajuste les trois miroirs. Elle se rapproche et distingue l'ovale parfait de son visage si lisse, elle se dit qu'elle est une reine, sauvage, unique. Personne ne résiste à son charme fou, personne... Ses joues ont repris la texture des pêches, un sourire enjôleur fleurit sur ses lèvres. Des yeux très clairs, dans leur écrin de cils fournis, la contemplent.

Miroir, mon beau miroir... Soudain, elle se concentre sur cette ligne de frontière gris sale, le long de la raie qui sépare ses cheveux. Elle inspecte ses ongles en tendant les mains devant elle, pas très appétissant tout ça !

Caton se met à feuler. Juliette se ressaisit, le fait passer en premier dans l'escalier qui descend en colimaçon, en le poussant rudement du bout du manche à balai.

Elle ouvre une boîte de sardines qu'ils se partagent, face à face. Elle a fait deux parts équitables. Ils se jaugent en mangeant.

Pas de repos, elle va s'occuper de ses bijoux, en mettre de côté pour Pierrot. Nada pour Hélène. Le reste sera jeté, détruit ! Idem pour les objets et les tableaux. Rien pour ces charognards ! Elle trie, descend dans sa cave, remonte, se traîne jusqu'à l'épuisement.

On sonne à la porte. Le cœur de Juliette fait des embardées. C'est l'assistante sociale, le médecin, le curé ? Non, juste la voisine. Chère Juliette, je viens m'assurer que tout va bien. Je vous ai apporté du pain, je le pose sur la table, un peu de soupe aussi. Je n'ai pas réussi à joindre Pierrot et Hélène. Bonne nuit, à demain ! Alice constate l'état psychologique de sa voisine. Elle fera la seule chose qu'elle sait faire, se taire. Le matin, en allant à Notre-Dame de la Plaine, elle mettra un cierge pour la vieille dame et ses enfants.

Juliette soulève le couvercle du Tupperware : de la soupe aux légumes. C'est pour toi, sale bête, cela te fera passer tes envies sanguinaires et te calmera. Elle verse le liquide épais et verdâtre dans la gamelle du matou. Moi, je mangerai ta pâtée. C'est bourré de protéines. Faut reconstituer mes globules rouges si je veux avoir la force de vider cette fichue maison !

Elle attrape une boîte, l'ouvre avec difficulté, la languette manque de casser. Elle mange à même le récipient avec une petite cuillère.

Le matou renifle son repas, il se met à claquer des dents en feulant avant de sauter lourdement sur la table. Juliette a prévu le coup, elle brandit son briquet, allumé, éteint, allumé. Le chat hurle, ça sent le roussi. Juliette éclate d'un rire sinistre.

Il attaque par le bas, lui lacère la jambe droite. Juliette vocifère.

Caton répond par des miaulements de défi qui déchirent les tympans. Lorsqu'il remonte à nouveau sur la table, elle sait qu'il va lui sauter au visage. Elle se jette de tout son poids sur lui et de ses ongles acérés, lui laboure profondément l'échine.

À travers les brumes de son cerveau, elle n'entend plus qu'on sonne à sa porte.

Danièle FRAUENSOHN